



## AU PAYS DES KINIKES (1780)

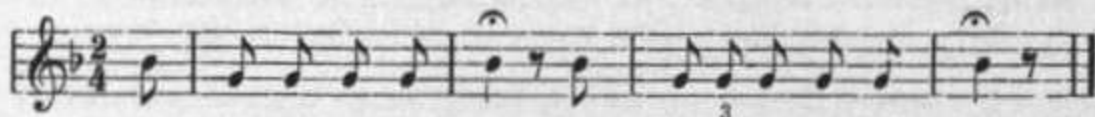
### CROQUIS D'AUTREFOIS

par Willem Delsaux

Le crépuscule barre d'une ligne d'or les horizons au-delà des collines, des Nuées et du « bos do Curé ». Le clocher de Bouffioux émerge d'une ceinture de roses pruniers en fleurs et de tuiles ocreuses des maisons basses. Des fumées montent droites sur le ciel où l'ombre de la nuit descend en poudre, tandis que des reflets de flamme sortent de la poterie de Gibon.

C'est le troisième jour de cuisson. Le grand four, bâti en plein air et dont la voûte est faite de vieux pots collés à même la glaise, s'illumine de flammes où gronde et siffle l'air absorbé. Sous l'appentis protégeant la gueule ardente, les *cuisseux* jettent le bois à brassée, le charbon à pleines pelles.

Le *commandant*, sur le haut du four où règne une plate-forme avec garde-fou, surveille le feu par les événements ménagés dans la voûte, et dirige les *cuisseux*. Et l'on entend comme une lente et rude mélodie qui s'élève dans la nuit calme. Car c'est en chantant que le chef potier donne les ordres pour activer la combustion et amener les pots au blanc vif :



Eh! squètons a-près l'cour!... Eh! squètons a-près l'ma - rais!...(1)

(1) Chaque poterie avait son chant. Exemple, chez l'Aventurier :

Eh! squètons après l'glise

Eh! squètons après l'ri de Saint Ry.

Et les fagots s'engouffrent avec des crépitements, des lueurs illuminent le grand pignon de pierres frustes et projettent des ombres fantastiques courant sur les murs.

Sur le tas de sable d'or, les gamins du village, assis en ligne, surveillent la cuisson des *canadas* posés dans les pots de rebut maçonnés dans les bas côtés du four et parfois, chantent en chœur, une douce et triste chanson d'amour de pandour et de bergère. Mais la voix du commandant s'élève à nouveau et sa haute stature se penche vers l'appentis :

— *Del houille après l'marais!...*

— *Des gayettes après l'paroïs!...*

C'est dans l'atmosphère violette, une fumée rousse et âcre qui tourbillonne vers le zénith où s'allument les étoiles. Le feu se précipite ardent et les pots de terre sont au blanc rose.

— *Do sèl!...*

Et là-haut, penché sur l'évent, le *commandant* jette le sel à pleine *soupe*. Comme un brouillard, puis comme des nuages ardents, bleus, roses et blancs, les âcres vapeurs chlorhydriques roulent en volutes, et les hommes et les choses disparaissent sous un épais rideau. Le fourneau est alors bouché, la cour et la poterie sont plongés dans l'obscurité que pique une étoile rouge : le *crasset* du commandant qui ferme à la glaise les événements du dessus.

Le feu gronde encore et la mystérieuse union de la silice et du sel s'accomplit dans les arcanes du four, noyé d'ombre et d'abandon.

Dans l'angle extrême, une fenêtre éclairée : c'est la chambre où, autour de la table fruste, des jeunes filles et des garçons roulent des boulettes de terre. C'est une veillée et le grand Martin, surnommé *Mi-qu'est-tout*, raconte une histoire de revenant ; il succède à *Houyon* qui vient de narrer le « *tucquoi* » ou « la mesure mal prise ». Après les rires, le frisson, cependant que les mains agiles façonnent les billes et que les tas de terre diminuent rapidement. Le pot énorme, en grès gris orné d'arabesques de cobalt, trône et la Marie verse la bière de Châtelet dans les « mesures de Bouffioux ».

— *On fait des kinikes à mon Gibon.*

Et les voisins et voisines viennent se chauffer, s'éclairer et s'abreuver en faisant les balles de glaise qui sépareront les pots dans le four et après la cuisson se vendront aux brasseurs pour nettoyer les tonneaux.

Mais voici: le pot est vide, les tas de terre sont épuisés, la neuvième heure tinte au clocher. Les sabots heurtent le seuil et les *bonne nute, note maisse*, se succèdent et s'éteignent dans la ruelle étroite, vers la place d'Armes.

Bouffioulx.

WILLEM DELSAUX.



## *Le Pèlerinage à tous les Saints à Blaton*

*par Félicien Leuridant*

Nous avons trouvé à Blaton <sup>(1)</sup> un fait en plus démontrant l'impérieuse nécessité de dresser sans retard les inventaires des petites archives paroissiales et de prendre en leur faveur des mesures conservatoires.

Les archives de la cure de Blaton possèdent un cahier manuscrit de date assez récente, tenu par quelques curés sous le titre d'*Annales de la paroisse de Blaton*.

Ces *Annales* font de fréquentes allusions à divers documents manuscrits qui appartenaient vraisemblablement aux archives de la Fabrique, documents qui ont disparu. Toutes nos recherches pour les retrouver sont restées vaines et depuis une vingtaine d'années, on n'en trouve nulle trace, personne n'en a même entendu parler! C'est d'autant plus regrettable que ces manuscrits, à en juger par les extraits reproduits dans les *Annales*, devaient être extrêmement curieux <sup>(2)</sup>.

Il y avait entre autres deux chroniques, l'une de Jehan Delguste, mayeur à Blaton de 1631 à 1634; l'autre de Jean-Bap-

(1) Le bourg de Blaton, situé sur une ancienne voie consulaire, est distant de cinq kilomètres Est de Péruwelz et de vingt cinq kilomètres Ouest de Mons. Il compte actuellement 3450 habitants dont l'agriculture, l'exploitation de carrières, des fours à chaux, l'épauillage chimique et le lavage des laines constituent les principales ressources.

L'origine romaine de cette localité a été accusée entre autres par la découverte de fours à chaux gallo-romains accouplés pouvant cuire 3 m<sup>3</sup> de chaux. Blaton passait pour une ville très importante à la fin du IX<sup>e</sup> siècle.

La terre de Blaton constituait une des 6 pairies du comté de Valenciennes.

(2) Voir notre article *Deux chroniques inédites de l'histoire de Blaton*, (ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE D'ATH ET DE LA RÉGION, tome I, 1912 pp. 105-110).

tiste Senac, bénéficiaire de Saint-Nicolas, prêtre à Blaton en 1699. C'est aux extraits de ces documents que nous devons la plupart des renseignements inédits que nous donnons ci-après sur le pèlerinage de Blaton.

\*\*\*

L'église de Blaton date du XII<sup>e</sup> siècle. De style roman à l'origine, elle a subi diverses transformations qui ont dénaturé son caractère.

La tour, au centre de la croix latine, reste cependant une des plus intéressantes du pays. Elle est de forme rectangulaire, portée par quatre énormes piliers en moellons et en pierre de taille. La flèche octogone qui la surmonte a la forme d'une poire, assise sur une base également octogone et au pied de laquelle se trouvent quatre clochetons.

A l'intérieur du chevet, trois niches en pierre remarquables par le fini et l'élégance du travail constituent une coquette décoration gothique.

\*\*\*

L'église de Blaton est dédiée à la Toussaint.

La ducasse de la localité se célèbre le lundi avant le 28 octobre et la foire se prolonge jusqu'au 9 novembre, à cause du grand pèlerinage à « Tous les Saints ».

Cette foire, qui attire encore un nombre considérable de baraques et d'échoppes de tout genre, était jadis l'occasion de transactions importantes en chevaux, bestiaux, quincailleries, étoffes, etc.

Le champ de foire, bruyant et animé le matin de la fête de la Toussaint, fait relâche l'après-midi, et pendant deux jours, tous les forains se font un devoir d'assister aux offices religieux.

En octobre 1898, Mgr l'Evêque de Tournai a accordé, à perpétuité, le « double binage » pour le jour de la Toussaint.

Le rituel du pèlerinage n'offre rien de particulier. Les pèlerins assistent à la célébration de la messe, font, à trois reprises, à l'intérieur et à l'extérieur, le tour de l'église, et baisent les reliques exposées. Une multitude de manchots, culs-de-jatte, et estropiés étalent leurs infirmités pour implorer la charité des « bons pèlerins ».

\*\*\*

Le culte de tous les Saints est assez peu répandu. Chacun

s'intéresse surtout à son saint et prêche pour son saint. Qui a Pierre pour patron se soucie peu d'Eloi.

L'établissement de la fête de la Toussaint dans l'Eglise romaine a son origine dans la dédicace faite en 607 par le pape Boniface IV, de l'église du Panthéon, à Rome. Ce pontife dédia l'ancien temple païen à la Vierge et à « Tous les martyrs ».

Grégoire III, qui fut pape de 731 à 741, érigea une chapelle en l'honneur de tous les Saints, dans l'église de Saint-Pierre, de Rome, et c'est depuis lors que la fête de la Toussaint est vraiment instaurée à Rome et fixée à la date du premier novembre.

C'est sous le règne de Louis le Débonnaire, en 837, à l'occasion du voyage de Grégoire IV en France, que la Toussaint y fut introduite et bientôt célébrée dans toutes les provinces.

Mais c'est surtout parce qu'elle est intimement unie dans le culte catholique à la commémoration des défunts, que la fête de la Toussaint a pris une si grande importance et c'est pour « ses morts » qu'on va en pèlerinage à Blaton. La religion seule, a écrit Chateaubriand, était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer.

\*\*\*

Le pèlerinage établi à Blaton est un des plus anciens du pays.

En 1402, toutes les maisons de Blaton furent détruites par un violent incendie.

Des documents de l'époque nous font connaître que déjà, en 1470, le pèlerinage à tous les Saints était fort connu et qu'à cette date, il y avait dans la tour de l'église quatre cloches, dont une petite appartenant « à tous les saints patrons d'icelle église » et qui servait uniquement pour annoncer le pèlerinage et les offices de la Confrérie de Tous les Saints. Et c'est ce que nous confirme encore la chronique de Jehan Delguste (1631-1634) : « pour vérifier que la petite cloche apert à tous les saints, le mambour d'iceux a de tout mémoire payé la petite corde pour y sonner ».

L'existence de « sainteurs », personnes vouées à « Tous les Saints », patrons de l'église de Blaton, et tenues de ce chef

à certaines prestations envers cette église, résulte des comptes des mortemains du XIV<sup>e</sup> siècle (1).

Cependant, nous ne pouvons établir que, depuis son existence, l'église ait eu pour patrons « Tous les Saints ».

Nous savons seulement qu'en 1375, la fête de Blaton est fixée au jour de la mémoire des saints Simon et Jude, ce qui laisse supposer que, primitivement, l'église était dédiée à ces deux apôtres.

Dans l'Eglise latine, Simon et Jude dit Thaddée, sont honorés ensemble le 28 octobre. On a peu de documents certains sur l'apôtre Simon. Il prêcha l'Evangile en Egypte et en Perse, mais il ne semble pas qu'il ait été ailleurs en Afrique ni dans les Iles Britanniques. Il fut martyrisé en Perse.

Saint Thaddée prêcha d'abord en Mésopotamie, ensuite avec Simon en Perse. Un bras du saint apôtre Simon fut apporté d'Orient et Dieu, par la vertu de cette réplique (2), opéra des miracles.

• • •

Il n'entre pas dans nos intentions d'esquisser ici l'histoire religieuse de la paroisse de Blaton, qui ne laisse pas d'être curieuse (3). Cependant, il peut être opportun de voir, pour une église qui reçoit les pèlerins à tous les saints, quels sont les saints qui y sont l'objet d'une vénération particulière, dont on possède les reliques, en l'honneur de qui des confréries ont été érigées. C'est ce que nous allons examiner rapidement.

L'église de Blaton possède des reliques que le rédacteur des *Annales* qualifie de « riches et précieuses ».

Elles sont contenues dans deux châsses qui ornent le chœur et qui sont solennellement exposées pendant la neuvaine de la Toussaint.

(1) VERRIEST (Léo) : *Le servage dans le comté de Hainaut. Les sainteurs. Le meilleur catel*. Bruxelles, 1910. (page 190).

(2) *De S. Simone apostola et martyre. Acta Sanctorum octobris. T. XII (1867) (pp. 421-436) (Jh. van Hecke).*

(3) Le culte de Tous les Saints est si étroitement lié dans la liturgie catholique avec la commémoration des trépassés qu'un coup d'œil sur les revenus de l'Eglise provenant d'obits et de fondations et un relevé des particularités concernant le cimetière, ne constitueraient pas non plus un hors d'œuvre et appelleraient sans doute des constatations intéressantes au sujet du pèlerinage. Malheureusement, notre documentation ne dépasse pas, pour le moment, celle de l'abbé Petit dans sa notice consacrée à Blaton, dans *Les communes du canton de Péruwelz. (ANNALES DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE DE MONS, tome XII, 1874)* et nous avons dû réserver ce point de vue.

Ces deux châsses, placées sur le maître-autel sont des œuvres intéressantes. Elles sont en bois de chêne, sculptées, dans le style de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles sont surmontées d'une couronne ducale. La grosse moulure centrale encercle le médaillon reliquaire.

Voici l'énumération des reliques qu'elles contiennent :

Une partie du crâne de Saint Thomas, apôtre et de la mâchoire de Sainte Fortunée, martyre ; un doigt de Saint Columbus, un doigt de Saint Célestin ; des ossements de Saint Vincent, martyr, de Saint Alexis, de Saint Paschal Baylon, confesseurs ; une partie d'une membrane de Saint Philippe de Néry, confesseur.

Nous citerons ensuite un reliquaire en argent composé d'une tige mince sur pied rond, avec nœud à la partie supérieure supportant un médaillon entouré de nuages d'où sortent des rayons surmontés d'une couronne fermée, plate. Il renferme des ossements de Saint Laurent et de Saint Maurice, martyrs.

Un reliquaire en métal blanc contient des restes de la maison de la Sainte Vierge et des ossements des SS. apôtres Pierre et Paul.

Un reliquaire en cuivre doré contient des reliques de la Sainte Vierge, Saint Joseph, Saint Donat et Sainte Barbe.

Il y a en tout dix-sept reliques différentes.

• • •

Indépendamment de la *Confrérie de Tous les Saints*, qui n'existe plus à l'heure actuelle et au sujet de laquelle nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignements que ceux donnés ci-dessus, la paroisse de Blaton a possédé diverses autres confréries.

Sur la fin de juillet 1616, presque tous les habitants de Blaton, avec leurs familles, sont entrés dans la *Confrérie de Saint Jacques en Galice*, ayant fait inscrire leurs noms dans le « registre du procureur du dit hôpital, qui faisoit la quête pour le soutienement du dit hôpital par toute la chrétienté, laquelle quête ne se fait qu'une fois par chacun siècle. » (SENAC, déjà cité).

L'autorisation d'établir une *Confrérie du Saint Sacrement* fut octroyée par le Pape Grégoire XIII par bulle de l'an 1575, approuvée l'an 1576, par Louis de Berlaumont, archevêque de Cambrai et publiée le 31 mai 1626 par maître Georges Delille, curé de Blaton.

Une *Confrérie de la Sainte Trinité*, érigée par le Père Simon de Hainin S. J., le jour de l'Ascension, 19 mai 1642, fut concédée par le pape Grégoire XV et approuvée par l'archevêque de Cambrai.

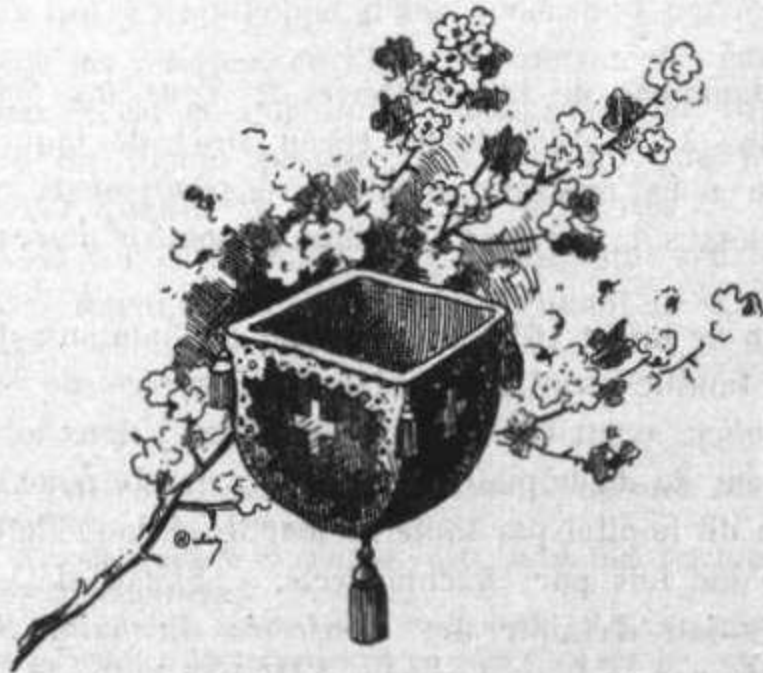
Cette confrérie fut érigée « pour préserver la société des cinq principaux maux de l'homme qui sont: le grand danger de ce monde de tomber en péché mortel, l'état abominable de l'âme qui est en état de péché, les misères de cette vie, tant de l'âme que du corps, le redoutable passage de la mort, les peines horribles à payer en Purgatoire ».

Maître Delille, curé, fit faire, en 1643, à Valenciennes, l'image représentant la Sainte Trinité, pesant 106 onces pour le prix de 1.000 livres, y compris 28 patars de l'once pour la façon.

Une *Confrérie de Notre-Dame de la Bruyère*, fut concédée par le Pape Alexandre VII, par une bulle datée de Rome, 18 mars 1664, à la demande de Gabriel Maulroy, curé.

Enfin, une *Conférence de Saint Vincent de Paul* a été établie en 1897

FÉLICIEEN LEURIDANT.



VERS ET PROSES DE CHEZ NOUS

## *Histoire de Mathieu Laensberg et des Etoiles*

par Fernand MALLIEUX.

Mathieu Laensberg, au sommet de sa tour, observe les étoiles à travers sa lunette.

On voit sur le ciel, au-dessus des murs noirs, se détacher son profil anguleux: chapeau pointu, nez pointu, menton pointu, levés en l'air.

Enveloppé dans sa robe, assis sur un trépied, ses longues mains osseuses sortant des manches flottantes, avec sa longue barbe blanche et ses cheveux blancs, il a l'air un peu sorcier.

Que fait-il au juste, et que voit-il?

Précisément, il baisse le nez, regarde et sourit.

Un petit garçon, à la tête bouclée, en veste rouge et culotte bleue, sort de l'escalier intérieur et apparaît sur la plate-forme.

Mathieu Laensberg le contemple, lui caresse les cheveux, l'attire, lui sourit: il lui demande sûrement s'il veut voir les étoiles.

Oh certes! l'enfant n'en désire pas davantage!

Encore un peu intimidé, il se contente de faire un signe de la tête, et l'astrologue, ayant toujours à ses lèvres minces et longues un sourire qui plisse sa peau jaune et ridée, opine du bonnet.

Le voici qui se livre à un étrange travail. Ses doigts de vieil ivoire courent le long du tube oblique, et le tube s'accourcit et devient petit, tout petit, comme le bras de Cardelan.

— Assieds-toi là, mon fils, dit le vieillard. Et prenant Cardelan par les épaules, il le soulève et l'installe sur le trépied.

Ah, quelle merveille!

Une étoile — si brillante qu'on dirait une braise toute neuve, et encore une, et puis une autre encore... elles font presque mal aux yeux — elles y enfoncent des aiguilles claires.

— Je vais les appeler plus près de nous, murmure l'étrange bonhomme. Sois bien sage, et ne crains rien.

Il chantonne dans les flots blancs de sa barbe, et sa main décharnée court au long de sa lunette en cuivre, et, à mesure qu'elle s'y promène, la scène change.

Voici pâlir la lune et les étoiles, et elles s'élargissent, s'élargissent!... On dirait des gouttes de lait qui s'entourent d'un halo sur un pourpoint de laine. Maintenant, elles ne sont plus très loin.

Cardelan, s'il l'osait, tendrait la main pour les saisir: mais le vieil homme l'intimide encore.

Il semble à l'enfant que l'énigmatique visage sourit avec malice, que les grands bras se lèvent et appellent; voici les étoiles plus près que jamais — toutes proches —: comment ont-elles quitté le ciel pour venir flotter auprès d'eux?

Il les hèle, le devin! Et tout à coup, l'enfant tressaute de joie et s'écrie: « En voici une!... deux!... trois!... »

Des étoiles sont tombées dans les paumes larges et plates de Mathéus, le docteur.

On jurerait voir des médailles d'or, luisantes. Laensberg le chenu, au sommet de sa tour, jette un regard au petit garçon; il les soupèse; il est heureux qu'elles aient obéi à son appel.

Et d'une! et de deux! et de trois! Il les a lancées en l'air, il jongle, elles passent et repassent par dessus sa tête, avec des éclairs, des éblouissements, et elles retombent d'une main dans l'autre, de la droite dans la gauche, de la gauche dans la droite, sans aller très haut d'abord, en s'élevant un peu plus à chaque passage, et puis, quand elles volent assez haut, vian! le liseur de secrets donne un coup sec et les voilà qui partent d'un trait vers le ciel et vont se coller au loin, dans un coin aussi bleu qu'un manteau de velours.

Il y en a qui ne sont pas bien rattachées, et qui tremblent. D'autres rayonnent paisibles, innocentes, comme si jamais elles n'avaient quitté leur place. Elles sourient ingénûment.

Cardelan regarde, étonné, le vieillard qui inscrit sur ses tablettes des signes étranges. Il s'approche et cherche vainement à lire.

— Qu'écris-tu là, papa Mathéus? lui demande-t-il.

— Ah, ah, tu voudrais le savoir? Il tourne vers lui ses yeux

gris, ses sourcils qui surgissent comme une herse d'acier fourbi, son nez en pointe, sa large et flottante barbe, où la lune glisse une caresse d'ombre et de lumière: on dirait que son nez, si grand, si pointu, va s'enfoncer dans le visage du petit garçon.

Et Laensberg se relève de toute sa taille dans sa robe violette, aux manches l'une rouge et l'autre bleue; il pose un doigt sur son front, tenant de la gauche, entre le pouce et l'index, un pli de sa toge.

— Voilà, voilà! tu n'as pas vu les inscriptions que portaient les médailles tombées du ciel. Car tu ne sais pas le langage d'autrefois. Je reproduis sur cette feuille de parchemin bleu où roule un sable doré les nouvelles célestes que m'apportent nos amies.

Cardelan n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles.

Il se penche avidement sur l'oculaire, espérant voir les astres revenir à lui. « Aide-moi, bon Mathieu », supplie-t-il.

Le brave astrologue n'hésite point, et, comme la première fois, il étire les tubes de métal, balançant son chef blanc et chantonnant une mélodie douce et vaporeuse qui montait comme les brouillards du matin.

De nouveau, les étoiles deviennent larges comme des pièces de deux sols, de cent sols, comme la main; elles se balancent, se laissent choir, l'astrologue tend le bras et en attrape une, puis encore une et encore une... Il les fait sauter à petits coups.

— Non, pour moi! dit Cardelan. Il les prend: elles sont malléables et souples entre ses doigts. Sans perdre de temps, il court au pupitre et y dépose leurs lumières pâles. La tablette s'illumine, et l'enfant se penche; la langue poussée entre les dents, il écrit avec recueillement sa prière, sur les étoiles. Et les voici qui s'échappent et remontent, — toutes seules! — très vite, tout droit, vers le ciel où elles semblent se regarder avec joie.

— J'ai réservé la dernière pour toi, dit l'enfant au vieillard, pour que je te donne encore chaque matin beaucoup de gros baisers

### *La Naissance des Etoiles.*

Cardelan releva la tête, s'accouda sur la table et interrogea Mathieu Laensberg.

— Toutes les étoiles sont-elles des pièces d'or?

Le dos rond de l'astronome penché sur l'oculaire se redressa, et le vieillard montra à l'enfant son visage pointu, mais débonnaire.

Il hochait la tête en faisant : hum, hum, et enfonçait les mains dans ses larges manches, rouge et bleue.

Déjà le couvre-feu avait sonné et les lumières s'éteignaient derrière les fenêtres des maisons noires. Le silence était devenu si grand que le bruit du fleuve montait jusqu'à l'observatoire. Peu à peu, la nuit devenait brillante, et la lune parut, dorant au loin le sommet d'une tour à créneaux et des verdure pâles. Clopin-clopan, le maître s'avança vers la crête du mur, sa droite décrivit un grand cercle comme s'il tirait de sa robe violette un flot de souvenirs.

Oui, toutes les étoiles étaient des pièces d'or.

— Veux-tu connaître leur histoire, dit-il ?

Comment donc ! Le gamin bondit de joie, et vint saisir sous l'étoffe soyeuse la vieille main desséchée.

Le nécromant, maintenant contre lui le jeune garçon, montrait de son bras tendu les collines boisées qui forment à l'horizon une longue ligne infléchie.

— Derrière ces montagnes, fit-il de sa voix chevrotante, s'étend un pays de ruisseaux clairs et de roches blanches, que des bois escaladent. Des villages se baignent les pieds dans l'eau courante ; d'autres, sur les sommets découverts, se rôtissent le dos au soleil. Leur couleur est aimable et claire. Les objets restent accorts et joyeux. As-tu déjà vu ces contrées ?

Cardelan fit signe que non : il avait à peine dépassé la Chartreuse d'un côté et Quincampoix de l'autre.

— Voici l'histoire, dit le vieux. Ils avaient pris place sur un large escabeau, l'enfant blotti sur la poitrine de son grand ami, chevelure blonde sur fond de pourpre violette.

— Dans un village, construit en belles pierres dorées, le meunier, le châtelain, l'aubergiste et le curé possédaient beaucoup d'écus. Mais ils les gardaient jalousement.

Le meunier recevait le blé des paysans pour le moudre, mais il en dérobaient subtilement une partie et les malheureux finissaient par travailler en servitude ou mendier au long des routes.

Le curé exigeait de l'argent, même des misérables qui l'appelaient et il ne l'employait que pour embellir son église, sans aider personne.

Le châtelain pressurait les habitants de ses domaines, leur prenant la moitié des récoltes, le meilleur de la farine et des engrais, les obligeant à des corvées innombrables. Et de sa richesse, il ne songeait qu'à faire bals et festins.

Le brasseur attirait les villageois dans sa maison, les enivrait

et leur soutirait toutes leurs piécettes blanches. Après les avoir converties en or, il les enfouissait dans un souterrain.

Le conteur fit une pose, ramena un pli de sa robe sur la tête de Cardelan et, poursuivant le récit :

— Cependant, au revers de la montagne voisine, vivait un capitaine en quête d'aventures. Il avait toujours avec lui cent hommes d'armes, et plus, vêtus de noir, couverts de cuirasses, pourvus d'arcs et de haches, hardis et menaçants.

Des fugitifs lui parlèrent du village opprimé, et il résolut de prendre tout l'or accumulé au moulin, à la cure, au château et à l'auberge.

Un beau jour, le baron pourchassait à coups de bâton un villageois qui lui avait apporté une insuffisante part de fruits ; l'avare descendu dans son caveau regardait à la lueur d'une torche les piécettes accumulées et les faisait sonner ; le meunier, toutes portes fermées, s'occupait à fausser les poids de sa balance ; le curé disait à un vieux mendiant : — vous devriez avoir honte de solliciter ! notre grande sainte n'a pas encore son manteau d'or ! —

Soudain, près la clairière, des cris sauvages retentirent. Des glaives, frappés sur des boucliers, faisaient un bruit de grêle. C'étaient les soldats du capitaine errant. Il ne fallut pas un instant pour que chacun prît la fuite. Toutefois, plusieurs ne parvinrent pas à s'échapper : le méchant seigneur fut pendu à un arbre ; le meunier jeté, la tête la première, du haut de son moulin ; d'un coup de hache on avait tué l'aubergiste, et, quant au curé infidèle, enfermé à triple tour dans une cellule, il se frappait la poitrine avec amertume comprenant trop tard qu'il avait manqué de charité.

Déjà, au cœur du village, à la croisée des chemins, entre le clocher et le donjon, les envahisseurs avaient entassé l'or des vaincus. Des souverains jaunes s'amassaient, fauves et luisants. Un grand escogriffe barbu les remuait du bout de sa lance, les caressant du regard. Ils rendaient une musique brève et douce, des éclairs s'enfouissaient au cœur du monceau. A l'entour, des gardes allaient et venaient pesamment, empêtrés dans leurs grosses bottes et leurs cuirasses de buffle. D'autres apportaient de lourdes sacoches, rebondies, d'où l'or ruisselait en source large et sonore.

Leur chef arriva, portant un étendart vert, et enfonçant jusqu'à la cheville dans l'or écroulé, il planta au sommet du tertre son oriflamme. Puis, il mit à ses lèvres son cor de chasse : en

ce moment, de la forêt qui couronne le mont, retentit l'appel aigu d'une trompette.

Le capitaine se tourna: une plainte de cuivre, réponse éloignée au signal, parvint jusqu'à lui, décolorée par la distance, d'autres résonnèrent, plus proches, plus fermes, plus claires. Les soldats avaient levé la tête, mis en place glaive et ceinturon, saisi leurs boucliers.

— Les démons rouges!

D'entre les futaies, débouchaient à bride abattue des cavaliers au manteau d'écarlate, armés de longues lances, plus nombreux que les maîtres du terrain.

Renonçant dans leur désarroi à une résistance impossible, ceux-ci coururent à leurs chevaux et se précipitèrent vers la vallée.

L'attaque passa comme une trombe sur le village, le franchit, et, dans les gorges, parmi les bosquets, les fourrés, on entendit la poursuite désordonnée, des cris de blessés, des clameurs furieuses.

\* \* \*

Pourtant, le soir venait.

Sur la crête des monts, le soleil avait disparu, arbres et rocs formaient une ligne attentive et noire sous une ligne rouge et inquiète.

Un calme immense descendait du ciel, gagnant le plateau, les sommets, plongeant au creux des vallées, y glissant, emplissant tout d'une ombre fine.

Le village restait désert.

Soudain, derrière une haie, un rire fusa.

Une tête brune se montra par une ouverture, un corps fluet passa, un enfant de six à sept ans sauta sur le sentier. Au-dessus de sa tête, une hirondelle regagnant son nid passa: elle l'appelait.

L'écolier se mit en marche, dansant et frappant des mains. Apparemment, il ignorait les malheurs de la journée.

Au détour de la venelle, il héla des camarades restés dans la prairie. Ils furent bientôt auprès de lui.

Les voici sur la Grand'Place: quel étonnement!

Personne, dans l'auberge ou les cabanes. Auprès d'une borne, un tonneau de cervoise défoncé, des brocs d'étain et de grès. Devant l'église un monceau de monnaies rondes, luisantes, flammes de pourpre au crépuscule. Jamais, ils n'avaient vu de l'or.

Ils admiraient l'éclat magique du métal, l'innombrable scintillement de ces disques:

— Vois donc, comme c'est joli! s'exclama Joel.

Il en prit un, ses compagnons en firent autant.

— Tiens, jette-le moi! Au plus haut!

Ils avaient l'habitude du jeu.

Les souverains et les carolus commencèrent à voler vers le ciel, lancés avec dextérité par les mains innocentes.

Mais, ô miracle, ils ne retombaient pas!

Nos enfants regardèrent: en pleine voûte bleue, du côté opposé au soleil couchant, très claire, apparaissait la pièce d'or. Elle flottait, souriante et tranquille.

Tour à tour les écus prirent leur essor.

Ils filaient droit vers l'azur, ils y restaient. Et le ciel devenait lumineux, accueillant.

Joel en jeta une poignée; et les monnaies se groupèrent en un tas, dessinant une sorte de char.

Raymond en lança trois d'un coup, et elles se disposèrent en un beau triangle: on eût dit trois gouttes de rosée qui brillaient.

Il y en eut qui, envoyées très haut, s'effacèrent presque dans la profondeur; elles glissaient comme un ruisseau et formaient une traînée de clarté diffuse.

Au milieu du tas, Ghilain trouva une large médaille, qui recouvrit sa paume; elle reposait dans un étui, en partie transparent: on la voyait en la faisant glisser d'un bout à l'autre; alors une sorte de corne émergeait, puis la belle se montrait en entier dans sa rondeur splendide, et elle disparaissait comme elle était venue, en corne d'or.

— Envole-toi aussi! s'écria Ghilain, et il la lança de toutes ses forces.

Sur le côté du ciel, elle apparut alors, gracieuse, fine, faucille claire, aile lumineuse; et les espiègles battirent des mains: ils ne connaissaient rien d'aussi joli. Longtemps encore, Raymond, Joel, Renaud, Ghilain, Pierre, Jacques, Aubin, s'amuserent à ce jeu.

La nuit était devenue clémente.

Tout y parlait de tendresse et d'infini.

\* \* \*

Les habitants revinrent au village et reprirent leurs travaux. Mais depuis ce temps, ils ne convoitent plus le métal lointain.



Ils ont vécu heureux dans leurs champs et sur leurs collines.  
Ils sont insoucians et libres.  
Ils rêvent volontiers aux étoiles.

\*\*\*

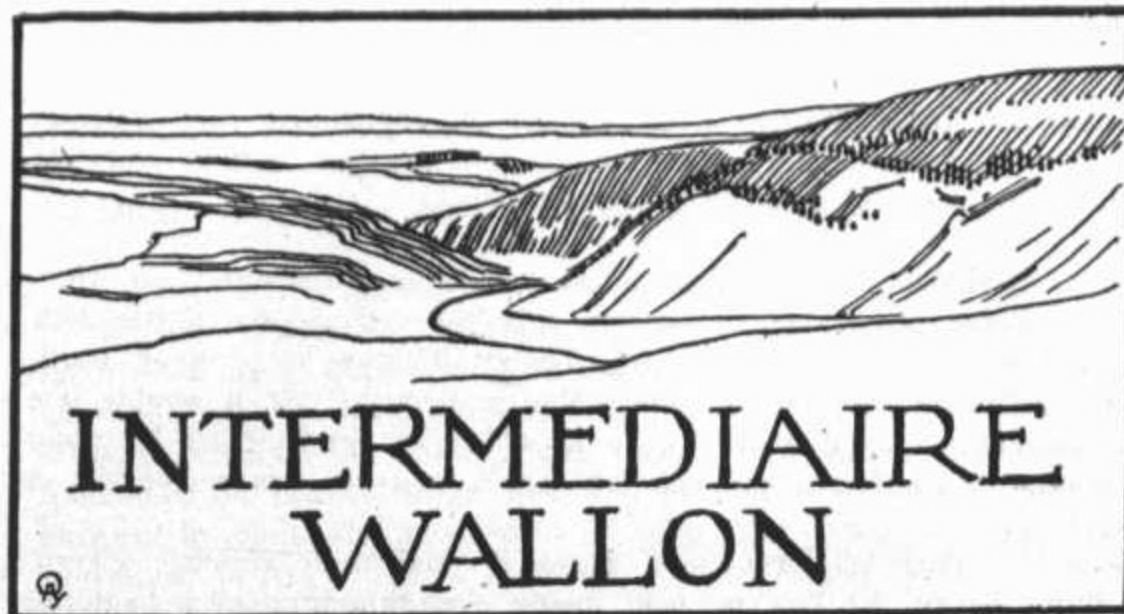
Mathieu Laensberg s'arrêta pour observer une clarté qui naissait, perle tremblante suspendue à l'horizon.

Lucien l'écoutait encore; il balançait ses pieds sous la haute chaise.

— Et ce sont les enfants de quel village, demanda-t-il?

— De Clairefeuille, derrière la colline bleue, auprès de l'Ourthe, en bonne Wallonie.

F. MALLIEUX.



## QUESTIONS

**Le mouvement wallon en 1857.** — En 1857, le secrétaire de la Société de littérature wallonne, François Bailleux, dit: « Nous n'avons jamais voulu d'un mouvement wallon dans le sens qu'on est convenu d'attribuer à ce mot. » Le contexte de cette phrase semble indiquer qu'il s'agit d'un mouvement wallon hostile à la langue française. Toutefois, est-il certain que c'était bien là le sens de ces mots en 1857, et y a-t-il trace déjà à cette époque d'un mouvement de résistance aux flamingants?

JULES DESTREE.

**Le général de Howen, dessinateur.** — Tous les Liégeois collectionneurs de vues du pays, connaissent les deux albums intitulés: *Le voyage pittoresque dans le royaume des Pays-Bas rédigés par M. de Cloet*, avec texte et comprenant 201 vues lithographiques de J. A. Jobart. La plupart de ces planches furent dessinées par le général de Howen.

Possède-t-on des données sur ce dessinateur, anglais de nationalité?

ALBIN BODY.

**La maison de Grétry.** — Dans son numéro du 20 juillet dernier (t. 68, n° 1370, col. 44) *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, de Paris, posait la question suivante:

« Comment établit-on que la maison qui vient d'être inaugurée à Liège est bien la maison natale de Grétry? Assistons-nous à la fin des controverses? *Wallonia*, qui a pris une si belle part à l'hommage rendu à la mémoire du compositeur et dont le rédacteur en chef est notre distingué confrère M. O. Colson, n'a-t-elle pas tranché ce point? »

A cette aimable invitation, M. O. Colson a répondu dans les termes

suivants (*Intermédiaire*, t. 68, n° du 10 septembre, col. 302), et nous publions cette réponse pour le cas où nos lecteurs auraient quelque document nouveau sur la question :

« La vieille maison liégeoise, si adroitement restaurée, où viennent d'être installées les précieuses collections réunies par le Directeur du Conservatoire de Liège, feu Théod. Radoux, est connue traditionnellement sous le nom de « Maison Grétry ». Et il semble que c'est bien là qu'il faut voir, non seulement l'endroit où le grand homme a passé son enfance laborieuse, mais le lieu même de sa naissance.

» Pour fixer les idées à cet égard, il convient de recourir à l'érudition locale. Et l'on ne peut mieux s'en rapporter qu'à l'autorité de M. Th. Gobert, qui, dans sa monumentale histoire des *Rues de Liège*, a réuni sur la question une documentation attentive et nombreuse. Il l'a reprise avec ses arguments dans la *Gazette de Liège*, la veille du jour de l'inauguration (13 juillet) de la Maison Grétry. L'extrait est un peu long, mais comme il tranche la question, mieux vaut ne pas le résumer.

« La question qui, jusqu'à présent, est restée plus ou moins en suspens, est la détermination du quartier où il a pris naissance. Grétry même a abordé le sujet en ses propres mémoires. Dans ses *Essais*, t. I, p. 125, rappelant la fondation Darchis dont, comme tant d'autres artistes liégeois, il bénéficia à Rome, il résumait à sa façon, les conditions à remplir pour jouir de cette fondation :

« Il fallait être né à Liège, écrit-il, ou dans l'enceinte de trois lieues » aux environs de la ville. Cependant le quartier d'Outre-Meuse était » exclu parce qu'il régnait dans le temps de la fondation une guerre » civile entre les deux quartiers de la ville. Si j'étais né deux ans » plus tard, j'avais part à l'exclusion.

» Déjà, en 1844, de Gerlache dans la deuxième édition de son *Essai sur Grétry*, tirait de ce passage, la conclusion suivante :

« Si je comprends bien ces dernières paroles, il en résulte que » Grétry n'est pas né Outre-Meuse comme on le suppose généra- » lement, mais qu'il avait déjà deux ans quand ses parents vinrent » s'y établir. »

» Il est clair que de Gerlache a été victime d'une confusion dans laquelle Grétry lui-même est tombé quant à sa naissance et au sens véritable de la clause de la fondation Darchis rappelée par lui inconsidérément. N'est-ce pas avec aussi peu de réflexion qu'il fait mention d'une soi-disant « guerre civile entre les deux quartiers de la ville » à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ?

» A la vérité, le testateur a indiqué comme devant avoir la préférence entr'autres « ceux qui sont le plus proche de Milmorte avec » les autres Hesbignons, à l'exclusion de ceux d'Outre-Meuse, et pas » éloignés de Liège de plus de quatre lieues, parlant le wallon » français seulement, et cela, dit-il, pour obvier aux querelles et » disputes qui pourraient naître de la diversité des langues ».

» Le quartier d'Outre-Meuse tel qu'on l'entend vulgairement à Liège

n'a nullement été visé par Darchis, car on n'y parle pas plus le flamand que sur la rive opposée du fleuve. En propres termes, le fondateur exclut, non les Liégeois, mais les Hesbignons d'Outre-Meuse.

» Sans doute, la querelle entre Wallons et Flamands n'avait point le caractère ardent de nos jours. Le coq rouge n'avait pas encore montré sa crête. Cependant lors de la fondation Darchis, une certaine antipathie se manifestait dans le peuple. C'est pourquoi, comme le faisait observer M. Alfred Micha, dans une étude récente sur cette fondation, on peut affirmer que le fondateur a voulu exclure uniquement les étudiants qui seraient originaires de communes flamandes situées sur la rive droite de la Meuse, formant le pays qu'on appelait le quartier d'Outre-Meuse (1).

» C'est donc par une double fausse compréhension des choses que Grétry s'est exprimé de la façon rappelée plus haut, car il est réellement né Outre-Meuse. Ses contemporains l'ont proclamé à l'envi : Pierre-Joseph Henkart le déclarait en 1811, en apprenant que la place formée sur le terrain de l'ancienne église Saint-Nicolas (Outre-Meuse) allait porter le nom « place Grétry ». « Liège », écrivait-il, « lui a donné le jour... Le quartier d'Outre-Meuse... berceau de Grétry, jouira d'une place publique décorée d'un nom » sûr de l'immortalité (2) ». A l'inauguration même de la place, le 3 juin 1811, Dewandre, premier adjoint remplaçant le maire absent, se prononçait aussi catégoriquement : « Vous, habitants de » ce quartier célèbre par son courage, respectable par ses malheurs, » recommandable par son active industrie, vous qui, à côté de vos » berceaux, avez vu le berceau de Grétry, habitants du quartier d'Outre-Meuse, vous êtes fiers de ce nom, vous êtes heureux de sa gloire (3).

Qu'Outre-Meuse soit le lieu originaire du célèbre compositeur, on en trouve une nouvelle preuve dans la résolution même par laquelle la place lui fut dédiée : « Considérant », y lit-on, « que leur compatriote (Grétry) est né dans le quartier d'Outre-Meuse, à Liège, » et saisissant l'occasion de rappeler aux habitants de ce quartier » la mémoire de cet artiste distingué... »

Mais il y a une attestation plus solennelle à invoquer, c'est le registre même contenant l'acte du baptême du grand musicien qui a eu lieu en l'église Notre-Dame aux Fonts, où la plupart des parents aimaient à faire baptiser leur fils. Non seulement on y apprend que Grétry est né à Outre-Meuse, mais il y est spécifié qu'il était de la paroisse St-Nicolas (4). C'est là d'ailleurs, notons-le, que les sœurs de Grétry ont toutes reçu le premier sacrement. C'est dans une

(1) « La Fondation Darchis », dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XI.

(2) *Feuille d'Annonces*, 1<sup>er</sup> janvier 1811, p. 1.

(3) *Feuille d'Annonces*, n° du 5 juin 1811, p. 1.

(4) *Registre paroissial de Notre-Dame aux Fonds*, année 1741, f° 426.